

DENTELLE (*angl.* lace, *all.* spitze). Léger tissu fait à la main, le plus souvent avec des fils de lin extrêmement fins, dont on enveloppe de petites bobines placées au bout de fuseaux très déliés: on manœuvre ces bobines de manière à croiser les fils autour d'épingles piquées dans un papier épais, et à faire un réseau à jour, sur lequel apparaissent des fleurs, des festons, etc.

Nous avons donné, dans l'article DENTELLE du *Complément*, l'indication des principaux genres de dentelle qui se partagent la faveur du public, nous le compléterons ici en donnant le dessin du carreau, c'est-à-dire du petit outil si simple qui sert à maintenir la dentelle à mesure qu'elle est fabriquée au fuseau. Le métier à dentelle fig. 646 se compose d'un coussin au milieu duquel se

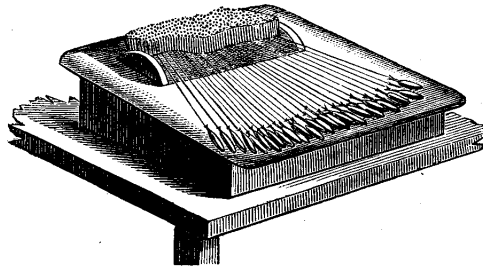


Fig. 646.

trouve un tambour sur le contour duquel est enroulé le parchemin présentant une série de trous ou piqures qui reçoivent successivement les épingles autour desquelles l'ouvrière croise ses fils à l'aide des bobines dont ils se déroulent. C'est en faisant passer les fuseaux d'une extrémité à l'autre, en enroulant le fil autour de chaque épingle qu'il rencontre, que se produit le réseau.

DENTELLE.

La dentelle à l'aiguille se fait comme un travail de broderie.

Dentelle à la mécanique. Le réseau de dentelle qui ne s'est longtemps fait qu'à la main, s'exécute mécaniquement, comme il a été dit à l'article TULLE, et cette fabrication est devenue une industrie considérable; ses produits occupant une grande place dans les articles de toilette des dames. C'est, naturellement, en cherchant à perfectionner le métier à tulle, c'est-à-dire du métier produisant mécaniquement le réseau du fond, que l'on a pu tenter de fabriquer mécaniquement, non seulement le réseau, mais encore les ornements et les dessins retracés sur la dentelle.

Nous avons indiqué à l'article du *Complément*, les tentatives faites pour fabriquer à la mécanique, les valenciennes de petite largeur, qui, aujourd'hui, sont presque généralement fabriquées de la sorte. C'est avec des métiers se rapprochant du métier à tulle horizontal, dit Leaver, qu'on a approché de la solution du problème et produit des tulle parcourus par un fil brodeur faisant des imitations chaque jour plus voisines de la dentelle véritable.

Nous donnerons ici, avec quelques détails, la description d'un progrès important accompli dans cette voie, la fabrication de la guipure à la mécanique, qui est exécutée à l'aide du métier à tulle vertical, dit Pusher, par les Anglais, et qui est celui décrit à l'article TULLE, fabrication qui a pris un développement considérable, car ce produit a trouvé nombre d'applications dans l'ameublement et la confection.

Guipure. On connaît les rideaux, les couvre-pieds de grande dimension pour lesquels s'emploie le genre de tissu particulier dont nous voulons parler. La production de la guipure pour ameublement, par procédés mécaniques, date de 1850, et elle a été d'abord fabriquée sur des métiers venus d'Angleterre.

Les progrès incessants réalisés, depuis cette époque, sont considérables.

Le métier, servant à cette fabrication, est le métier à tulle, dans lequel les fils de la chaîne sont placés verticalement et plus ou moins espacés suivant la finesse du point, limitée toutefois par l'épaisseur d'une bobine, comme nous venons de le rappeler; leur nombre atteint souvent douze ou quinze cents. Entre chacun de ces fils de chaîne, passe, d'un mouvement alternatif, une bobine plate, guidée sur des peignes placés horizontalement, bobines qui, en roulant leur fil autour de ceux de la chaîne, servent à faire habituellement le tissu de tulle uni.

À ces fils se joint dans les métiers à guipure, par une très heureuse invention, un troisième fil appelé brodeur, susceptible de se mouvoir transversalement comme le fil de trame du métier ordinaire, formant une nouvelle série de fils nus par des piqueurs, qui dépendent entièrement d'un mécanisme à la Jacquart.

La marche du fil brodeur, transversal à la chaîne, s'étend d'un fil de chaîne à l'autre; elle peut comprendre deux ou trois fils, selon les besoins de la fabrication.

Quand la Jacquart n'agit pas sur ce fil, il suit celui de la chaîne à laquelle il est lié par le fil de bobine qui les recouvre tous deux. Cette trame est ainsi réunie, par un assemblage spécial à la chaîne, sans l'entrelacement ordinaire des fils.

On comprend aisément par cette analyse, et surtout par la vue d'une étoffe fabriquée, que les fils brodeurs placés entre deux fils de chaîne consécutifs, font à volonté, en passant d'un fil à l'autre, des parties pleines, ou laissent un vide lorsque le fil de bobine ne fait que les réunir à la chaîne, en tournant autour de celle-ci. De là, des oppositions d'éléments pleins et d'éléments vides, déterminés par les cartons de la Jacquart, permettant, par suite, de produire des étoffes à jour.

Les dessins, ainsi obtenus, d'éléments à peu près ex-

clusivement rectangulaires, s'ils ne manquaient pas d'élégance, appelaient évidemment encore certains progrès: c'est en abandonnant la rigidité des fils de chaîne, en leur donnant une certaine inflexion, au besoin, par la traction d'une autre Jacquart, qui peut agir sur eux, transversalement avec la direction verticale, qu'on y est parvenu.

Le progrès le plus saillant, dans cette voie, fut l'invention du fond filet, réunissant à 45 degrés deux fils de chaîne par un fil de bobine.

C'est en 1872 que ce progrès fut réalisé, et M. Babey, un des plus habiles fabricants de Saint-Pierre-lès-Calais, a montré à la Société d'Encouragement un rideau-store fabriqué par lui à cette époque, qui fut jugé très supérieur à ce qui avait été fait jusque-là.

Non seulement le fond filet donne une légèreté toute particulière au dessin mat, en quelque sorte appliqué sur lui, mais encore les fils de chaîne peuvent être groupés dans les vides, suivant des lois complexes et des inclinaisons variées.

Avec ces moyens d'action, on se proposa, dès lors, d'essayer la reproduction d'anciennes guipures telles que des copies du point de Venise, réussies en 1874, et des imitations des guipures du musée de Cluny, en parvenant à varier les jours, de diverses manières. Les produits exécutés en 1877, par M. Babey, montrent de véritables imitations de guipures d'art, qu'on voit dans les tableaux des maîtres vénitiens; sans ressembler aux dentelles à main si légères, et où les dessins sont limités par un fil qui les contourne, ces produits sont certainement très précieux pour l'ameublement, et leur fabrication mécanique et par suite à un prix très modéré, est extrêmement remarquable. Les débouchés en sont croissants et la confection a tiré un excellent parti de ces produits, qui offrent aux dessinateurs un champ étendu de combinaisons variées.

Nous parlerons maintenant des diverses applications des guipures, différentes de l'emploi direct des grandes pièces blanches.

M. Babey s'est proposé d'entrer dans une voie nouvelle en cherchant à joindre le coloris à la richesse de dessin obtenue en guipure blanche. Il a fallu rechercher des couleurs qui fussent solides par simple application; l'emploi du pyrolignite de fer et des couleurs d'aniline a joué ici un grand rôle.

Mais l'on doit observer que le tissu dont il s'agit, n'ayant jamais une dimension immuable, ce n'est qu'à la main qu'on peut penser à y appliquer des couleurs, c'est-à-dire cherement pour des produits à bon marché. Des rayures rouges sur toute la longueur des pièces, ont été très goûtées pour rideaux.

Enfin, grâce à la facilité fournie par la machine à coudre, on a pu limiter les dessins par une broderie formée par l'application d'une ganse blanche ou de couleur, et le premier rideau, fait en 1875, ayant des parties imprimées et brodées en couleurs, a figuré avec succès à l'exposition de Philadelphie.